

CARTOON

J'ai toujours été fasciné par les petites bascules de la vie, ces instants-charnières, comme des billes en équilibre sur le fil d'un rasoir, ces aiguillages anodins du destin qui se révèlent souvent les nœuds décisifs de nos vies.

Ce fameux vendredi de mars, dernier jour du Monde d'Avant, je me trouvais à Angoulême. Toute la matinée, j'y avais prospecté les boutiques de confection du centre-ville pour proposer notre gamme d'accessoires de pluie. En début d'après-midi, un incident mécanique m'avait contraint à reporter mon dernier rendez-vous au lendemain. Ce contretemps amputait mon week-end et m'obligeait à passer la nuit sur place, mais, après tout, personne ne m'attendait à Besançon, ni femme, ni enfant, pas même un chien ou une plante verte.

Vers dix-sept heures, j'ai pu récupérer ma voiture. Dans les rues, les flots de passants se bousculaient. L'ouverture du vingt-sixième festival Cartoon venait d'être proclamée par le président d'honneur. Les festivités allaient durer trois jours.

Je me suis mis en quête d'une chambre pour la nuit. Malheureusement, les sites de réservation en ligne affichaient tous complet. Je dus me rabattre sur Brûleterre, à vingt-cinq kilomètres de là. J'en avais à peine parcouru huit quand j'ai donné

un grand coup de volant et écrasé brutalement le frein. Ma Rover est partie en travers avant de s'immobiliser au beau milieu d'une intersection. Je suis resté figé quelques secondes, le cœur battant. La bête énorme qui m'avait coupé devant – un chien ou un sanglier – avait déjà disparu. Face à moi, se dressait un panneau que j'avais été à deux doigts de percuter. Enfin, plutôt qu'un panneau, c'était un simple morceau de planche cloué sur un piquet bancal : *Rose Mercier – chambres d'hôtes – 2 kms.*

Comme une mise en garde, les lettres maladroitement tracées avec un vieux fond de peinture verte laissaient entrevoir la pension miteuse, les courants d'air aux portes, le papier peint d'avant-guerre décoloré aux fenêtres, les sommiers grinçants et la tenancière acariâtre au chignon trop mou qui arrondissait ses fins de mois avec les représentants de commerce égarés.

Une hésitation de quelques secondes. Une bille sur un fil, oscillant entre l'assurance d'un hôtel deux étoiles à quinze kilomètres et la probabilité d'une chambre décrépite à deux pas. Une croisée des chemins devant laquelle, en temps normal, je n'aurais eu aucune hésitation. Pourtant, contre toute logique, alors que mon cerveau avait décrété qu'il fallait prendre à gauche, un de ces lapsus musculaires dont, des années après, on soupèse encore la part d'intentionnalité inconsciente, m'a fait relâcher l'embrayage et filer droit vers la pension Mercier.

Deux minutes plus tard, pestant contre les virages innombrables d'une route de campagne où croisement et demi-tour sont interdits, je le regrette déjà.

Je l'ignore encore, mais ce paysage inconnu et inhospitalier va devenir mon paysage. Ce territoire va devenir mon territoire. Je le défendrai au péril de ma vie. Ici commence le chemin de ce que sera ma nouvelle existence, empliesse d'événements inattendus, incroyables, terribles, extraordinaires, cruels et fantastiques...

LA PENSION MERCIER

C'est une femme avenante à la soixantaine bien plantée qui m'accueille dans sa cour, le torchon à vaisselle à la main : Rose Mercier. Il lui reste une chambre, la dernière. La précédente vient d'être prise par l'homme occupé à remplir le registre. Haute taille, belle allure, regard clair et franc, la cinquantaine à peine marquée.

« Charles Dulong, se présente-t-il en me tendant une main vigoureuse.

— Éric Balmuth. »

Il jette un coup d'œil à mon bagage à main, ma sacoche d'ordinateur et mon look costard-cravate :

« Représentant, je parie ? »

J'ai toujours eu tendance à me méfier des personnages un peu trop à l'aise, un peu trop vite familiers. Mais Dulong possède une sorte d'aura naturelle à laquelle on se soustrait difficilement.

« Je vends des accessoires pour une société du Doubs. Et vous ?

— Je suis archéologue, mais je suis dans la région à titre privé. » Puis sur le ton de la confiance : « ... ma femme est originaire du coin et je viens en repérage pour visiter quelques bicoques à retaper. Nous envisageons de finir nos vieux jours

dans le département. »

À cet instant, une porte s'ouvre à l'étage. Un pas lourd et massif entreprend de descendre l'escalier en faisant grincer chaque marche.

« Strauss ! annonce le nouveau personnage. Mon nom est Zacharie Strauss. Je travaille pour les usines Staubender de Munich. Je vends et j'installe des machines outils. »

Dulong et moi échangeons un regard amusé tant le personnage ressemble à la caricature que l'on aurait pu s'en faire d'après son accent. Après les salutations d'usage, Strauss se tourne vers Rose Mercier :

« Vous savez où l'on peut dîner dans le coin ?

— Il y a le snack-bar-pizzeria du village, *chez Mario*, à un kilomètre. Si vous voulez un endroit plus chic, il faudra retourner sur Angoulême. Mais pendant le festival, et sans réservation, ça risque d'être compliqué.

— La pizzeria me convient parfaitement.

— À moi aussi, renchérit Dulong. Et si vous consentiez à m'emmener Strauss, ça m'éviterait de faire la route à pied. Je suis arrivé en taxi.

— Pas de problème. Vous nous accompagnez, Balmuth ? »

C'est ainsi que dix minutes plus tard, nous nous retrouvons tous les trois attablés chez Mario. Une serveuse au sourire mécanique vient prendre nos commandes. Par la porte à double battant qui donne sur les cuisines, on aperçoit une silhouette volumineuse, surmontée d'une tignasse noire et grasseuse, qui s'active devant ses fourneaux : Mario, le patron. Je profite de l'attente pour m'absenter un instant, traverser la rue et entrer dans la librairie-papeterie qui se dresse juste en face. Je choisis quelques revues que je pose sur le comptoir. Au rendu de monnaie, j'ai un bref instant d'hésitation :

« Je vous ai donné un billet de vingt. Il me manque dix euros.

— Vous m’avez donné dix et je vous ai rendu deux soixante-trois. Le compte est bon.

— Je vous assure que je vous ai donné vingt euros ! Vous venez de placer mon billet sur le haut de la pile. Vérifiez.

— Vous m’avez donné dix », rétorque le buraliste en brandissant un billet de dix.

Son regard me toise d’un air de dire « essaye de prouver le contraire, mon gars ». Derrière moi, trois personnes attendent leur tour. J’empoche rageusement ma monnaie avant de tourner les talons.

J’en bous encore deux minutes plus tard en me rasant chez Mario. Pourtant, je ne pipe pas un mot de l’incident à mes deux compagnons et si je le retranscris ici, c’est uniquement parce qu’il est la première touche du portrait peu reluisant d’un personnage manipulateur, fourbe et sournois que je serai amené à côtoyer souvent au cours des jours, des semaines et des mois suivants : Ludovic Segonzac.

Le lendemain matin, je m’installe le premier dans la salle à manger où le petit-déjeuner est déjà disposé. Strauss arrive peu après, suivi de Dulong. Dans sa cuisine, Rose Mercier s’affaire autour de ses casseroles. Mon bol de café à peine avalé, je remonte prendre mon sac de voyage et mon ordinateur puis, portefeuille à la main, je m’approche de la cuisine pour régler ma nuit. Dehors, le chien se met soudain à hurler au bout de sa chaîne. Un long aboiement modulé suivi de brefs kaï ! kaï ! kaï ! apeurés qui font hausser les sourcils de la maîtresse de maison :

« C’est étrange, il ne fait jamais ça. »

Elle sort. Après un bref instant d’hésitation, je la suis, imité aussitôt par Strauss et Dulong.

« Il a peut-être été piqué par une guêpe ? » suggère l’Alle-

mand.

Dulong se contente d'observer l'animal, l'air perplexe.

Interrompant la discussion, une fourgonnette blanche se gare dans la cour. Une gamine d'une quinzaine d'années jaillit par le hayon arrière, suivie plus posément par un couple dans la quarantaine.

« Bonjour mamie !

— Bonjour Adèle, tu... »

La phrase reste en suspens. Rose Mercier contemple avec étonnement le minuscule enclos grillagé qui jouxte la maison.

« Mais où sont passées mes poules ? Elles étaient là il n'y a pas dix minutes ! »

C'est Adèle et sa mère qui les retrouvent recroquevillées les unes contre les autres dans le recoin le plus sombre de l'enclos.

« Vraiment étrange, marmonne Rose Mercier. Vous êtes malades, vous aussi ? »

Pendant ce temps, le père a déchargé plusieurs cagettes. Des carottes, des radis, des pommes de terre.

« Je les porte dans la réserve ? demande-t-il.

— Je vais t'ouvrir. »

Rose Mercier secoue son torchon et passe devant. Le chien se tait brusquement.

« Il tremble, fait remarquer la mère dans le silence bienvenu.

— Il a peut-être de la fièvre ? » hasarde Strauss.

La gamine s'est accroupie pour enlacer le cou de l'animal. Strauss se penche à son tour mais, avec un glapissement aigu, le chien s'engouffre dans sa niche. Déséquilibrée, Adèle se retrouve le derrière dans la poussière. Après un bref instant d'étonnement, nous éclatons tous de rire. Je me souviens encore de ce rire collectif, franc et clair dans la fraîcheur du petit matin de mars. Sans doute parce qu'il est le dernier que j'ai entendu ce jour-là et que j'entendrai avant longtemps.

Nous étions donc cinq dehors, Strauss, Dulong, Adèle, sa

mère et moi. Rose Mercier et son fils n'étaient pas ressortis. Plus tard je me rappellerais aussi cet étrange silence qui a devancé le tout premier phénomène : malgré le ciel bleu annonciateur de printemps, les oiseaux qui pépiaient dans les gouttières quelques instants plus tôt s'étaient tus.

Cela a commencé par un grondement sourd, impossible à localiser parce qu'il provenait de partout à la fois. Le sol s'est mis à frémir comme si un convoi d'énormes camions passait sur la route, devant la pension. Dulong fut le premier à réagir : « Un tremblement de terre ! Éloignez-vous du mur ! » Puis à l'adresse des deux qui étaient encore à l'intérieur : « Sortez ! Ne restez pas dedans ! »

Adèle s'est remise debout en un instant. Mais déjà le grondement s'apaisait et le sol se stabilisait. Lorsque tout a été redevenu normal, sa mère s'est précipitée pour rejoindre les autres. Dulong a rattrapé *in extremis* la gamine qui s'apprêtait à en faire autant :

« Doucement, jeune fille. Attendez que vos parents reviennent. C'est plus prudent. »

Il n'avait pas terminé sa phrase que le grondement a recommencé, infiniment plus puissant que la première fois. Il y a eu comme une déflagration lointaine. « Papa ! s'est écriée Adèle. Sors ! Sors ! » Le sol ne frémissait plus ; il tremblait, il vibrait, il ondulait, il tressautait sous nos pieds en soulevant des nuages de poussière. Les tuiles de rive dégringolèrent sur les jardinières de fleurs, les pavés de la cour explosèrent, le ciment du trottoir se rehaussa en gémissant comme sous la poussée d'une taupe monstrueuse. Impossible de penser, seulement d'enregistrer instinctivement les différentes phases du phénomène. J'ai eu le temps d'apercevoir ma Rover qui glissait doucement vers l'extrémité de la cour en pente. Elle a franchi l'arrêtoir qui sépare le jardin potager situé cinquante centimètres en contrebas et a piqué du nez dans les artichauts avant de se stabiliser

dans une position grotesque.

« Attention ! » a crié Dulong.

La cheminée de la maison a vacillé un instant avant de s'abattre avec fracas, défonçant la toiture et projetant des éclats de tuiles. Comme si cette chute avait donné le signal, ce fut le tour de l'épais mur de refend de se désagréger, entraînant avec lui une partie de la charpente. Le linteau de l'entrée s'est fendu en deux, puis le mur extérieur s'est fissuré, laissant échapper des pluies de gravats avant de basculer bruyamment dans la cour, broyant le chien avec la niche... Adèle hurlait. Médusés, nous ne pouvions qu'assister impuissants à l'effondrement de la maison.

Quand le silence fut revenu, lourd, dense, chargé d'une poussière âcre et terreuse, il ne restait plus devant nous qu'une masse ratatinée, une montagne de gravats d'où émergeaient poutres, chevrons, lames de parquet, blocs de pierre, pans de toiture. Strauss, son mouchoir sur le nez, toussait. Dulong aussi. L'archéologue eut néanmoins le réflexe de retenir une seconde fois Adèle qui s'élançait vers les ruines.

« Ils sont dessous, s'écria-t-elle. Il faut les sortir !

— Doucement, jeune fille. Il faut surtout ne pas provoquer d'effondrement. Sans compter que... »

Il consulta sa montre.

« Sans compter quoi ? demandai-je.

— Sans compter que ça peut revenir. Avant toute chose, il faut localiser vos parents. »

Dulong entreprit d'escalader prudemment la montagne de gravats. Pas à pas, il progressa vers le point désigné par Adèle. Nous appelions à tour de rôle puis écoutions longuement le silence oppressant qui nous répondait, l'oreille à l'affût d'un cri étouffé, d'un gémissement, d'un râle, de n'importe quel indice sonore. Mais rien. Ou plutôt si, des dizaines de craquements, de crissements et même le chuintement de l'eau qui giclait des ca-

nalisations arrachées. Soudain, une troisième secousse survint, chassant Dulong hors du champ de ruines. Ce qui restait de la pension se tassa encore un peu par à-coups. Adèle ne criait plus mais se tordait les mains, des larmes silencieuses couraient le long de ses joues.

Lorsque le calme fut revenu, Dulong ouvrit son téléphone, le referma d'un claquement sec : « Plus de réseau. »

Chacun consulta le sien, y compris Adèle. « Même les appels d'urgence ne passent pas », remarqua Strauss. Il désigna les fils PTT qui pendaient le long du poteau alimentant la pension : « Plus de fixe non plus, on dirait. Mais les secours sont déjà prévenus. Ils ne tarderont pas. »

« J'y retourne, décida Dulong en ôtant sa veste. Il faut essayer de déblayer. »

Adèle lui emboîta le pas. Je les suivis, pas très rassuré.

COMITÉ D'ACCUEIL

C'est ainsi que nous avons commencé à dégager pour tenter d'accéder à la réserve. De nouvelles secousses venaient sans cesse interrompre notre travail. Dès que le sol recommençait à frémir, nous quittions les ruines au plus vite pour nous rassembler au centre de la cour. J'ai proposé de faire une chaîne. Moellon après moellon, tuile après tuile, Dulong ramassait, passait à Strauss, qui me transmettait, puis je lançais vers Adèle qui entassait au centre de la cour. Parfois, une secousse éboulait les bords du cratère que Dulong s'efforçait de constituer et il fallait alors recommencer, évacuer encore et toujours plus de matériaux. Adèle ne pleurait plus, mais son visage gardait la trace des sillons sur lesquels la poussière était venue se coller. Elle était toute entière tendue vers un seul but : la tâche collective à accomplir pour secourir ses parents et sa grand-mère.

Nous jetions fréquemment un coup d'œil sur nos portables. Le réseau n'avait pas encore été rétabli. L'énervement gagnait. C'était incroyable, au vingt-et-unième siècle, d'être ainsi coupé de tout !

Au bout de trois ou quatre heures de ce travail harassant, Strauss s'est redressé. Il était en nage et ahanait comme un soufflet de forge.

« Nous n'y arriverons jamais, lâcha-t-il. Il nous faut de l'aide. »

Adèle aussi montrait des signes de fatigue. Plusieurs fois par minute, elle repoussait les mèches collées à son front. Son visage était cramoisi. Dulong réfléchit rapidement.

« Le village se trouve à un kilomètre environ. Adèle, vous allez vous y rendre et demander de l'aide. Tout le monde doit être occupé, mais précisez bien que trois personnes sont sous les décombres. Y a-t-il un médecin dans les parages ?

— Au village, le docteur Moreau.

— Très bien. Trouvez-le, informez-le de la situation et dites-lui que nous aurons besoin de lui. »

Nous reprîmes le déblaiement. Adèle ne réapparut qu'au bout de trois heures, bredouille, les yeux rougis. Manifestement, elle avait encore pleuré.

« Personne ne peut venir. Ils sont comme nous, ils cherchent des blessés. Le docteur Moreau n'est pas rentré. Ses voisins l'ont vu partir ce matin pour ses visites.

— Vous avez demandé aux pompiers ?

— Oui. Le capitaine Dubois était en train de chercher sa femme. Elle est sous sa maison.

— Le SAMU, les secours ? Vous avez bien vu des secouristes ? Des gens avec des brassards ?

— Non, répondit Adèle. Non ! Non ! »

Nous faisons cercle autour d'elle. Dulong passait nerveusement sa main dans ses cheveux clairsemés. Il paraissait de plus en plus préoccupé. Depuis le début de l'après-midi, je le voyais se relever fréquemment pour observer le ciel. Je suivais son regard. Que voyait-il que je ne voyais pas ?

Une nouvelle réplique a interrompu notre conciliabule. Combien cela en faisait-il ? Trente ? Quarante ? Cinquante peut-être ? Lorsque le grondement a pris fin, je me suis approché de Dulong :

« Quelque chose ne va pas ? »

Avant de répondre, il a jeté un coup d'œil vers Strauss et Adèle qui regagnaient les ruines.

« Les secours devraient être là, souffla-t-il. On devrait au moins entendre des sirènes et apercevoir des hélicos.

— Ils ne vont sans doute pas tarder.

— Prions pour que cela soit vrai. Je crois que la catastrophe n'a pas seulement touché le village et ses alentours, mais le département entier. Plus peut-être.

— Plus que le département ? La région ? »

Dulong a écarté les bras en signe d'ignorance. Nous avons poursuivi le déblayage tout l'après-midi. Dulong s'aidait d'une bêche, d'un pic et aussi d'une scie à bûche que nous avons dénichée dans l'atelier, de l'autre côté de la cour. Le cône s'était bien élargi et Dulong tentait à présent de progresser latéralement en espérant que la direction fût la bonne. La nuit tombante nous a contraints à interrompre les recherches, au grand dam d'Adèle. Sans éclairage, une opération de sauvetage dans des éboulis aussi instables devenait dangereuse.

Le dîner fut rapide et frugal : quelques carottes crues piochées dans les caisses que le père d'Adèle n'avait pas eu le temps de porter à l'intérieur, les deux baguettes qu'il avait achetées le matin même, le tout arrosé d'une bouteille d'eau minérale qui traînait depuis deux jours dans ma voiture. Personne n'avait le cœur à parler. Le silence était seulement troublé par les cric-crac de notre mastication et les reniflements d'Adèle. Puis nous nous sommes préparés pour la nuit. Le seul abri convenable sous lequel nous ne risquions pas d'être ensevelis était la vieille fourgonnette stationnée dans la cour. Dulong, Adèle et moi nous sommes allongés à l'arrière sur les housses que j'avais arrachées aux sièges de ma Rover. Strauss, lui, préféra dormir dans sa BMW.

Dire que la nuit fut effroyable est en deçà de la réalité. Les

répliques avaient perdu en intensité mais, toutes les vingt ou trente minutes, les amortisseurs se mettaient à grincer et la fourgonnette tressautait sur ses essieux. Lorsque je parvins enfin à m'endormir, ce fut pour être réveillé presque aussitôt par les premières lueurs du jour. Dulong et Adèle étaient déjà debout. Ce dernier semblait avoir pris dix années d'un coup. Après quelques carottes crues destinées à tromper la faim, il nous fit part des cogitations qui avaient occupé sa longue nuit d'insomnie :

« Examinons les faits. La première secousse a eu lieu vers huit heures hier matin. Logiquement, les secours auraient dû arriver dans les deux heures suivantes. Disons trois pour être large. Vingt-quatre heures ont passé et toujours rien. Le séisme est donc plus important que nous ne le pensions. En attendant que l'aide arrive, nous allons devoir nous débrouiller par nous-mêmes. Voilà ce que je propose :

« Strauss et moi allons continuer à déblayer. La progression latérale pour atteindre la réserve est laborieuse et nous n'avons pas besoin d'être aussi nombreux dans le cratère.

« ... Ce qui va vous permettre de vous rendre au village, Balmuth. À défaut de secours, il va nous falloir du matériel de soin : des bandages, des ciseaux, du désinfectant, des antalgiques, que sais-je encore... Voyez ce que vous pouvez obtenir. Nous aurons également besoin de nourriture sans quoi nos organismes ne tiendront pas le coup. Autre chose : il nous faut de l'eau. À défaut d'eau, essayez de rapporter des cachets de DCCNa pour la rendre potable. Vous trouverez ça en pharmacie. Il y a un bac de récupération sous la gouttière du jardin. Il est plein. Dans le pire des cas nous nous contenterons d'eau de pluie en attendant les ravitaillements.

« Quant à vous Adèle, votre mission sera de guider Balmuth. Les gens du coin vous connaissent, on vous écoutera plus facilement si vous êtes avec lui. »